



**HAL**  
open science

**“ Approche épistémologique : contribuer philosophiquement à la démarche interdisciplinaire des sciences de l’éducation et de la formation ”**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. “ Approche épistémologique : contribuer philosophiquement à la démarche interdisciplinaire des sciences de l’éducation et de la formation ”. Journée d’étude du thème 3 du CAREF sur les dispositifs méthodologiques et épistémologiques, UPJV-CAREF, Nov 2021, Amiens, France. hal-04030366

**HAL Id: hal-04030366**

**<https://hal.science/hal-04030366>**

Submitted on 26 May 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Approche épistémologique : contribuer philosophiquement à la démarche interdisciplinaire des sciences de l'éducation et de la formation*

Alain Panero (UPJV/INSPE/CAREF)

Comme la plupart de mes travaux philosophiques passés n'ont pas de rapport direct avec les sciences de l'éducation, je pense que l'intérêt ou l'urgence pour moi aujourd'hui était surtout d'essayer de faire quelques remarques sur mon propre positionnement dans le thème 3 et dans le cadre d'une interdisciplinarité réelle ou fantasmée.

C'est un lieu commun de dire qu'il faut "croiser les regards", c'est-à-dire qu'il faut tourner ensemble *autour d'un objet commun d'études*. Mais dans les faits, ce croisement revient le plus souvent à une *série de regards successifs* faisant apparaître, tour à tour, de façon en quelque sorte kaléidoscopique, plusieurs facettes d'un même objet. Il suffit d'ouvrir certains ouvrages collectifs dits pluri-ou inter-disciplinaires pour s'en convaincre. La continuité entre les chapitres et les auteurs reste souvent artificielle, surtout lorsque les disciplines ou les approches méthodologique ne sont pas les mêmes. Certes, les vues des différents chercheurs sont bel et bien complémentaires, ce qui est un atout et permet de donner à voir le même objet sous plusieurs angles et même en plusieurs dimensions, d'en faire, si l'on peut dire, une sorte d'hyper-objet dans un système de coordonnées multiples !... Mais, en fait, ce type de construction pluridisciplinaire nous laisse souvent sur notre faim, et ce, malgré le travail du ou des coordinateurs de ce type d'ouvrage, qui souvent dans l'introduction, s'efforcent d'exhiber, à grand renfort de rhétorique, la cohérence interne de l'ensemble.

Ce qui en soi n'est certes pas un défaut, d'autant que l'on ne voit pas bien comment faire autrement. À une époque d'hyper-spécialisation des courants de pensée en sciences humaines et sociales où, comme le pressentait déjà le psychologue Daniel Lagache, il y a presque autant de méthodologies que de mandarins, on sait bien que la double question à la fois de l'unité de l'objet et de l'unité du savoir ne se pose plus.

L'objectivité consiste à assumer cette pluralité, voire cette dispersion des modes de construction des objets, sans toutefois renoncer tout à fait à un rêve d'unification des savoirs qui a aujourd'hui pour nom « interdisciplinarité » et qui fait office pour nous de ligne horizon, ligne d'horizon qui, dans un contexte d'hyperspécialisation, paraît s'éloigner toujours plus à mesure que nous nous en rapprochons.

\*

\*\*

Tout cela pour vous dire qu'il convient d'écarter, d'entrée de jeu, quelques malentendus. S'il est vrai que la philosophie a pu être considérée autrefois, à tort ou à raison, comme un savoir général, voire une sagesse capable d'unifier les différents savoirs entre eux, ou du moins de les fluidifier dialectiquement, il est clair qu'une telle conception du rôle de la philosophie n'est plus tenable. Et aucun philosophe à ma connaissance n'assume plus aujourd'hui ce type de posture surplombante d'une philosophie qui serait la science des sciences.

Contribuer philosophiquement à la démarche interdisciplinaire des sciences de l'éducation et de la formation, ce ne peut donc pas être, conformément à un idéal désormais révolu, unifier ou fluidifier les multiples savoirs disciplinaires contemporains. Le mythe de l'unification des connaissances (songeons par exemple au philosophe Auguste Comte) ou de leur fluidification (songeons par exemple à Hegel) ne fonctionne plus.

Mais alors, me direz-vous, à quoi peut bien servir la philosophie si elle a dû descendre de son piédestal de savoir surplombant ? Eh bien, je suppose ici, et ce serait le sens de mon intervention, qu'elle peut intervenir ponctuellement, venir semer ici ou là un très léger trouble, comme si elle était au fond « la mauvaise conscience » résiduelle des sciences humaines et sociales, *une conscience inquiète et doublement insatisfaite* : insatisfaite *d'abord* de la dispersion et de la fragmentation quasi-exponentielle des approches méthodologiques et, qui plus est, de la production inflationniste d'« experts » que cela suscite ; insatisfaite *aussi* de ce nouveau modèle d'unité pour le moins factice qui a pour nom interdisciplinarité, et qui n'est peut-être, en l'état actuel, qu'une nouvelle idole.

Dans cette perspective, je ferai juste, dans les dix minutes qui me restent, 2 remarques

\*

\*\*

## 1. Être au clair sur la portée et limites d'une critique philosophique en situation

*Première remarque :* puisque cette journée porte sur les dispositifs méthodologiques et épistémologiques de chacun d'entre nous, je dois donc dire que le tout premier réquisit pour moi est d'essayer d'être au clair sur *le type de critique* que je peux faire, au quotidien, en situation, c'est-à-dire tout à fait concrètement à travers des débats informels dans le thème 3 ou, plus académiquement, dans des textes argumentés comme le sont les pré-expertises ou expertises d'articles pour une revue de sciences de l'éducation, en l'occurrence, *Carrefours de l'éducation*, mais aussi plus largement dans des comptes rendus d'ouvrages ou des textes plus personnels.

Approche critique, exigence critique, qui, je dois le dire, me pèsent souvent, car c'est une tâche ingrate que celle de devoir pointer dans le texte d'un autre ce que l'on pense être des faiblesses d'ordre épistémologique.

Tâche d'autant plus ingrate qu'elle est périlleuse puisque le philosophe n'est au fond qu'un expert en généralités et que sa seule méthodologie ou épistémologie, qui fait à la fois sa force et sa faiblesse, *est de croire dans le pouvoir des mots, de croire dans la force de l'argumentation*. Vous ne trouverez chez le philosophe nul dispositif expérimental, nul panel, nulle enquête, nulle retranscription ou explicitation d'entretien, nul graphique ou diagramme, mais seulement des mots et des phrases. Travail avec la matière des mots et des concepts qui, du reste, est-il besoin de le préciser, n'est pas l'apanage de la pensée et de l'écriture philosophiques mais occupe également la majeure partie du travail des chercheurs en sciences de l'éducation et de la formation.

Quoi qu'il en soit, le modèle de rationalité de référence du philosophe reste, au fond, assez insaisissable. Car si le philosophe de profession peut certes user d'un langage très technique qui pare son propos obscur d'une sorte d'aura, il fait surtout appel au langage courant, et donc à la raison au sens large, à ce que l'on appelle le « bon sens ». Comme je le suggérais tout à l'heure, le temps n'est plus où le philosophe rêvait, à l'instar d'un Descartes ou d'un Leibniz, de faire de la philosophie une méthode ou un langage rigoureux sur le modèle hypothético-déductif des mathématiques, ni même de bâtir une logique inédite qui, comme le pensaient les premiers phénoménologues, consisterait à isoler puis à lister méthodiquement les opérations

mentales du Sujet pensant, opérations dénommées alors modes d'intentionnalité. La philosophie anglo-saxonne du langage du XX<sup>e</sup> siècle, dite philosophie analytique, a eu le mérite, de rappeler aux philosophes, y compris aux phénoménologues, qu'il fallait pour philosopher être au clair sur les usages du langage courant, et notamment sur les pièges et les mirages grammaticaux.

Au lieu de foncer directement sur les objets et de les réduire immédiatement à des concepts, la philosophie fait aujourd'hui des tours et détours, elle se fait, à ses risques et périls, déconstruction ou tentative d'interprétation, faisant même d'une confrontation avec les sciences humaines, un passage obligé pour réélaborer ses propres concepts, ce que l'on a pu appeler, par exemple chez Ricœur, le « tournant herméneutique ».

Je voudrais ajouter, à titre de remarque qui n'engage que ma propre pratique, que si le travail qu'un philosophe effectue parallèlement dans le champ strict de la philosophie générale ou dans l'histoire de la philosophie peut d'abord sembler très à l'écart de celui mené au contact des sciences de l'éducation et de la formation ou de l'histoire de l'éducation, en vérité il peut y avoir convergence. Pour ne donner qu'un ou deux exemples, il est clair que plus l'on s'intéresse en philosophie à la notion de subjectivité, de représentation, de transcendance, ou encore à celles de temporalité, de corps ou de spatialité, plus on entrevoit clairement les différents usages que les sciences humaines font de ces notions.

## **2. Être au clair sur la question de l'autonomisation des sciences de l'éducation et de la formation**

*Deuxième remarque* : je crois qu'il faut aussi ne pas sous-estimer ce que j'appellerai l'autonomisation tout à fait légitime des sciences de l'éducation et de la formation, et qui remonte certes aux années 1970, mais aussi déjà au début du 20<sup>e</sup> siècle avec les travaux pionniers de Durkheim.

Par autonomisation, je veux simplement dire que les chercheurs en sciences de l'éducation et de la formation construisent désormais leur propre démarche épistémologique, à l'écart de toute métaphysique ou ontologie englobante ou surplombante, et qu'ils n'ont donc pas besoin que de philosophes leur tiennent la main. Ou pour le dire autrement, ils n'ont pas besoin de modèles de vérité hérités de la philosophie, ni même de modèles d'éducation hérités

d'antiques philosophies de l'éducation totalement ignorantes des questions sociétales contemporaines, telle celle des inégalités ou des discriminations.

Il suffit de lire de bons articles de sciences de l'éducation pour s'en convaincre. Les chercheurs en sciences de l'éducation mais aussi les bons étudiants savent bien en général ce qu'ils font. Ils s'appuient sur des fondations épistémologiques qui présupposent souvent un *esprit d'analyse et de synthèse* qui tient lieu de *compétence philosophique implicite*. Je pense, par exemple, à des travaux récents, en sciences de l'éducation ou en psychosociologie, sur les concepts d'objet à apprendre ou pour apprendre, de jeu éducatif, d'hospitalité, de frontière, de territoire. Les auteurs n'hésitent parfois pas à proposer des descriptions phénoménologiques maîtrisées et convaincantes. Pensons aussi à la notion de rapport au savoir qui draine des enjeux forcément philosophiques.

En outre, faut-il rappeler que nombre de chercheurs de premier plan en sciences de l'éducation mais aussi en didactique ont une connaissance très poussée de concepts philosophiques. Je pense par exemple à Eirick Prairat, très au fait des grands débats contemporains sur l'éthique, ou pourquoi pas au didacticien Guy Brousseau qui connaît bien Piaget, lequel connaissait bien Kant et Bergson.

Ainsi, de même que dans les sciences dures, les savants se passent aisément des philosophes ou des historiens des sciences, de même les chercheurs en sciences humaines se débrouillent très bien tous seuls.

D'autant que comme le notait Hegel, la philosophie arrive toujours, comme la chouette de Minerve, à la tombée de la nuit, c'est-à-dire qu'elle est surtout une interprète de faits ou de travaux déjà accomplis et effectués sans elle.

Or, contribuer philosophiquement à une démarche interdisciplinaire, ce ne peut pas être seulement cela. Il ne s'agit pas d'arriver après la bataille et, tel un rapace doué de vision nocturne, de critiquer les insuffisances des savoirs positifs, de les déconstruire en pointant des zones d'ombre, des angles morts qui n'apparaissaient pas au grand jour, et de s'auto-justifier ainsi en exerçant cette critique.

Ce dernier point à mon sens n'est pas anecdotique. C'est une vraie question, ou en tout cas une question prioritaire, *que l'on doit adresser aux philosophes eux-mêmes*, de savoir si le philosophe intégré dans une équipe de sciences humaines inter ou pluri-disciplinaire ne risque pas de verser, malgré lui, à cause de sa formation initiale, très marquée en France par la philosophie dite générale, d'inspiration spiritualiste ou réflexive... s'il ne risque pas de verser, dans une sorte de critique *a priori* de savoirs qui, à ses yeux, *sembleront toujours et déjà trop positivistes ou même scientistes*. Ce qui le mettrait alors dans une situation de porte-à-faux, puisqu'il lui faudrait paradoxalement, de façon quelque peu schizoïde, bâtir une critique constructive sur fond de critique radicale.

Toute une psychanalyse préalable du savoir philosophique serait ainsi à faire. Car le philosophe de profession, rompu en France à l'exercice de la dissertation, risque toujours, comme l'a bien vu Durkheim, de confondre les mots et les choses et d'être ainsi pris en flagrant délit de formalisme. Il risque toujours de dissoudre son objet d'études en schèmes, catégories et concepts philosophiques, sans tenir suffisamment compte de l'étrangeté ou de l'altérité de l'objet qu'il prend entre ses pinces. Au fond, ce qui l'intéresse souvent, et ce depuis Kant, c'est plus le fonctionnement et le mouvement de ses propres pinces que l'objet lui-même. « À quelles conditions un objet, quel qu'il soit, devient-il pour nous un objet d'expérience ? », voilà l'interrogation qui, en général, stimule les philosophes

Ce qui transparaîtrait ou réapparaîtrait donc ici en filigrane, ce qui risquerait de se rejouer ici inconsciemment sur la nouvelle scène de l'interdisciplinarité contemporaine, entre le philosophe et ses collègues d'autres disciplines, ce sont toutes sortes de quiproquos qui appartiennent à un autre siècle, à une autre époque du savoir, en l'occurrence au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les sciences humaines naissantes, notamment la psychologie expérimentale et la sociologie commençaient à faire de l'ombre à une philosophie qui régnait alors encore, mais pour un temps qui lui était compté, en maîtresse des savoirs.

\*

\*\*

Disons, en guise de conclusion, et sous condition des deux remarques ou précautions que je viens d'énoncer, que du côté des chercheurs, oui, la philosophie pourrait accompagner les démarches en sciences humaines, en contribuant, avec ses moyens propres et dans la limite de

ses possibilités, à une interrogation de type épistémologique. Elle s'interrogerait ainsi, *avec* les sciences de l'éducation, et non contre elles, *et dans un même élan spéculatif*, sur leur idée de l'éducation et pas seulement des apprentissages, sur leurs principes méthodologiques, sur leurs procédés de fabrication ou de transferts de concepts, sur leurs soubassements théoriques, et même, plus largement, sur les théories de la connaissance, sur les systèmes de représentation et les différents régimes de vérité en jeu, bref sur les paradigmes en vigueur qui sous-tendent ou conditionnent des recherches dans un champ qui n'est pourtant pas directement le sien... Un peu comme l'histoire, elle accentuerait une sorte de *mise en perspective* toujours utile pour des chercheurs très spécialisés.

*Du côté de la formation*, l'approche philosophique permet peut-être aux étudiants qui se destinent aux métiers du professorat de se "dépayser" au contact de conceptualisations ou problématisations dont ils n'ont pas toujours l'habitude, et qui, même si elles leur sembleront d'abord trop éloignées des faits positifs, du concret, du terrain, donc de leur idée souvent réductrice de l'objectivité, pourront néanmoins produire *certaines effets* bénéfiques de *distanciation*, notamment dans le domaine de l'éthique, par rapport à certaines situations humainement complexes dans lesquelles l'on ne peut et, et même l'on ne doit jamais, séparer les réflexes professionnels d'une réflexion plus large.

Je vous remercie.